



Cycle « Autour de la BD »
Peur[s] du noir
(collectif - USA – 2007)

Fiche technique:

Réalisation: Blutch, Charles Burns, Marie Caillou, Pierre Di Sciullo, Lorenzo Mattotti, Richard McGuire.

Scénario: Blutch, Charles Burns, Pierre Di Sciullo, Jerry Krranski, Richard McGuire, Michel Pirus, Romain Slocombe.

Montage : Céline Kélépikis.

Musique : Laurent Perez.

Avec les voix de Gil Alma, Aure Atika, François Creton, Guillaume Depardieu, Nicole Garcia, Arthur H., Christian Hecq, Louisa Pili.

Durée : 85mn.



Critiques et commentaires

Illustres terreurs

Cette œuvre fantastique rassemble, comme son titre l'indique, une diversité d'expressions de nos frayeurs archaïques. Six dessinateurs de renom, américains et français, sont ici soutenus par des équipes d'animations prestigieuses. Associant la fermeté du dessin classique et la fluidité infographique, les pages illustrées de ces graphistes ont les ailes du 7ème art et s'adressent rigoureusement aux adultes, jeunes et mûrs. Un chassé-croisé de noms : en 2005, Charles Burns, chef de file de l'horreur ludique des *comics*, signe *Black Hole*, son roman dessiné déjà paru en feuilleton.

Ouvrant la panoplie, les épisodes du récit de Blutch scandent l'ensemble formé par les films montrés d'un seul coup de Burns, Mattotti, Caillou et McGuire. En interlude, les schémas abstraits de Di Sciullo apportent à cet univers un frisson poétique.

Dans la forêt hivernale, en costume du XIXème siècle, un chasseur diabolique, aussi féroce que ses chiens, traque femme et enfant entre des dolmens primitifs. Le trait de Blutch évoque le fusain de Max Ernst ou de Goya. Assoiffés de chair humaine, maître et meute déclenchent la suite des récits fantasmatiques autour des thèmes de blessures et de dévorations, vecteurs de violences et de sexualité cruelle. En ville, Eric (voix de Guillaume Depardieu), gamin névrosé, asservi aux ordres maternels, sera mutilé à vie par les crochets proliférants de la Femme Fatale : *Doomed Romance* encore ? Rehaussé de 3D, l'obsessionnel surgit des images sur papier de Burns explore (humour noir, anamorphose et profondeur de champ aidant) les affres des premières expériences vécues.

Partageant avec Burn les motifs de labos scientifiques sinistres et du corps mutant, Marie Caillou (*Marie Ka et le loup*) avec son cachet d'orientalisme élégant, situe son récit au Japon. Insidieuse, l'initiation d'une écolière s'opère aux mains tendres de ses pairs, filles et mecs. Un clair-obscur pointilliste marque les espaces en volutes, spirales, triangles et plongées de la belle fable de Mattotti. Visité par orages, esprits, superstitions et crocodile vénéré, son lieu onirique exprime l'angoisse de la séparation primaire pour se muer en légende.

La mise en scène des six styles tient son homogénéité de trois démarches soutenues. Des compositions musicales pour film d'horreur, et les lettres cassées à la Saul Bass du générique servent de métonymie au sextuor, préludent au choix général du noir et blanc. Nuancé, rehaussé des seules taches rouge sang chez Caillou, il répand froid, cauchemar et distance.

Rompus à l'invention de polices de caractères, aux constructions verticales, Pierre Di Sciullo, typographe en médias variés, accompagne le monologue en voix *off* (récité par Nicole Garcia) de ses « décalcomanies » en mouvement perpétuel. Une Française au timbre grave décline à toute allure les craintes des intello-psycho-bobos en réitérant des clichés à revbours : « J'ai horreur d'être sympa. » Une répétition fugale.

Le schéma des épreuves subies par les victimes de la peur s'érige en moralité. A six, on a couvert les âges de l'homme ainsi que les institutions tétanisantes : Famille, Ecole, Eglise, Bourgeoise, toutes encadrées par la Nature sauvage. La bête de Blutch se retourne contre son maître. Puis McGuire présente un solitaire dans un chalet enneigé, tapissé noir sur noir et « Art déco ». Devant l'indifférence d'autrui, l'homme fragile se fait peur à lui-même. Or il n'y a d'objet de terreur que sa représentation interne. Mais, si ce film unique s'avère trop effrayant, on aura recours à la vieille prière anonyme : « De spectres, de goules, de bestioles à longues pattes, des choses qui font boum dans la nuit, Mon Dieu, délivre-nous. »

Eithne O'Neill – Positif n°564 – Février 2008

Pour une fois, « un film-omnibus » qui ne se réduit pas à une ribambelle sans queue ni tête. Ici, un projet ferme (six courts métrages d'animation sur la peur du noir) présenté par Valérie Scherman et Christophe Jankovic à des gents de goût, en osant jeter dans l'arène de l'animé des maîtres de la BD papier : Blutch et Charles Burns (on regrette que Chris Ware n'ait pu se joindre au projet). A cela s'ajoute un habillage habile d'Etienne Robial qui fonde en un tout les six histoires, en en fragmentant deux (Blutch et Pierre di Sciullo) disséminées les long des quatre autres.

Sur les six, deux sortent du lot, sans surprise finalement : celles de Blutch et Burns. Le court de Blutch ne paie d'abord pas de mine, c'est le seul d'ailleurs à recourir à l'animation traditionnelle. Une silhouette sortie d'un Goya promène quatre chiens féroces qui se jettent les uns après les autres sur leur victime. La systématisation du procédé devient assez effrayante autant que l'absurdité et la non motivation de ces actes : n'importe qui, enfant ou femme, peut y passer. Et dans le tremblé des traits sur le visage du criminel aux yeux exorbités, on retrouve une violence que l'animation numérique néglige, trop occupée à couler les mouvements sans heurts. Que ce criminel soit aussi un danseur de carnaval est une très belle idée qui en dit long sur la nature du mal : insignifiant, bête, clownesque. Un trait d'époque (cf. *Redacted*)

Le film de Burns est extrêmement proche des dessins de son chef-d'œuvre, *Black Hole*, qui traitait l'adolescence comme une épidémie d'affects frappant des corps littéralement ouverts par les blessures sentimentales. Ici un *nerd* trouve enfin une amoureuse, mais elle se transforme en mante religieuse, pondant dans le corps du malheureux une tribu d'insectes. Phobie adolescente du corps féminin et de la relation durable. L'horreur de la paternité impressionne, ainsi que la voix off soufflée de Guillaume Depardieu. On perd certes la stupeur triste des dessins arrêtés et muets de *Black Hole* (*Peur[s] du noir* est d'ailleurs peut-être sursonorisé), mais le mouvement coulé n'efface pas les traits de peigne noirs rayant l'image dans tous ses recoins, signature raffinée de Burns.

Les autres films travaillent davantage des imageries existantes : les monstres japonais (Marie Caillou), les contes fantastiques régionaux (Lorenzo Mattotti), la maison abandonnée (Richard McGuire). Dans ce dernier, on découvre brillamment une maison nocturne à la lueur d'une allumette, même si l'exercice est trop posé pour convaincre totalement. Enfin, des formes abstraites (Pierre Di Sciullo) rythment l'ensemble sur une voix off de Nicole Garcia égrenant les angoisses contemporaines. Pourquoi pas : la peur du noir n'est pas réserve à l'enfance.

Stéphane Delorme – Cahiers du Cinéma n°631 – Février 2008

Quelques titres d'albums :

Blutch : *Total Jazz, histoires musicales* – Le Seuil (2004) ; *C'était le bonheur* – Futuropolis (2005)
Charles Burns : *Defective stories* – Albin Michel (1989) ; *Black Hole* – Delcourt (Intégral, 2006)
Marie Caillou : *Le Chair de l'araignée* – Glénat (2010); *Les Monstres de Mayuko* – Dargaud (2012)
Lorenzo Mattotti : *L'Arbre du penseur* – Amok (1997); *Lettres d'un temps éloigné* – Casterman (2005)
Richard McGuire : *Le Livre fou avec des trous* – Le Seuil (1999)

La semaine prochaine
Les Beaux gosses
(Riad Sattouf - France - 2009)
Mercredi 6 novembre 2013 à 20 h